

il est descendu dans les salons dorés de la société française. Il s'empare des esprits, il domine ces conversations orgueilleusement bienveillantes où l'on vante tour à tour la charité catholique, la liberté protestante, la simplicité patriarcale de l'islamisme, la majesté du paganisme indien : l'éloge alternatif de toutes les doctrines dispensant d'en professer aucune. Il pénètre aussi dans les mœurs sous la forme d'un optimisme officieux qui justifie les forfaits politiques par des théories ou des nécessités, pour qui les crimes ne sont que des malheurs, et qui menace d'effacer les peines dans le livre de la loi, la notion du mal dans les consciences. Mais son action s'exerce plus puissante encore que la littérature contemporaine : toute passion est absoute, pourvu qu'elle soit dramatique ; tout amour devient sacré, fût-il même adultère : l'idée de Dieu s'évanouit devant la mensongère apothéose de la nature et de l'humanité. Et n'est-ce pas lui, le panthéisme, le vieux serpent sous une forme nouvelle, qui fascine les aigles du génie et les attire dans l'abîme, qui naguère encore fit tomber *l'ange*, et mit des paroles de blasphème sur les lèvres du *croquant* ? Aussi ne nous étonnerons-nous point de retrouver sa trace dans un monument moderne élevé par des mains dont plusieurs ne furent pas irréprochables : le *Panthéon littéraire*. Là se voient confondus au milieu des mêmes honneurs Lucien avec Platon, Brantôme et Joinville, Rabelais et saint François de Sales, Voltaire avec Bossuet, Gibbon avec Lingard. Le volume de cette collection qui a été remis à notre critique n'est malheureusement pas à l'abri du même reproche. Plusieurs compositions s'y rencontrent, échappées au délire impur de la muse idolâtre, et qu'une plume religieuse ne devait pas traduire. Car la traduction, c'est la popularité, et il y a imprudence au moins à populariser la connaissance des désordres qui souillaient les gymnases d'Athènes et les thermes de Rome. La science austère a seule le triste droit de sonder les mystères d'infamie, mais la science véritable n'a pas besoin d'interprètes ; la langue d'Homère et de Dé-